

La mort d'Alberto Moravia

Un grand témoin des mœurs du siècle

« La vie doit être vécue légèrement, et je crois l'avoir vécue ainsi », disait Alberto Moravia. Le romancier italien est mort le mercredi 26 septembre, à Rome, sa ville natale. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans (*le Monde* du 27 septembre).

Moravia aurait eu quatre-vingt-trois ans dans deux mois exactement. Ce vieil homme refusait l'âge, parce qu'il refusait le temps. C'est un homme jeune qui meurt. « Le passé est comme le charbon », disait-il à Dacia Maraini, qui fut, après Elsa Morante, sa compagne pendant dix-huit ans. « Quand il brûle, ne restent que des scories : des morceaux de matière noire, très légère. On a été réchauffé et puis c'est terminé. Le temps n'existe pas. La personnalité n'existe pas. Ma vie aurait pu être vécue par une autre personne, sans que je me sente changé pour autant. » (1).

Cette institution conspuait les institutions. Cet homme de pouvoir malgré lui partait en guerre contre les pouvoirs. Se sentant parfaitement à son aise au milieu de jeunes écrivains, il n'aurait jamais pu s'identifier à sa propre génération. De son dernier roman, il disait qu'il était postmoderne (2).

Interrogé sur sa mort, Moravia disait n'y penser jamais. Et à ce qui suivra la mort ? « Non plus. Nous sommes comme les fleurs : nous naissons, nous mourons et puis basta ! » Il envisageait, bien sûr, son dernier moment, mais le concevait comme un événement extérieur : de même qu'il rejetait toute classification sociale, tout enfermement dans des types psychologiques, tout jugement moral, il n'acceptait pas d'intérioriser une fatalité. La mort viendra, mais elle ne me concernera pas, semblait-il décider.

« Le cas Moravia », écrivait, le poète Umberto Saba en 1945. « J'ai lu Agostino, c'est un beau livre ; le meilleur jusqu'à aujourd'hui de cet auteur. Il résume, explique, surpasse en intensité les précédents. Mais c'est un livre méchant ; un livre qui n'aurait pas dû être écrit. Il souille l'amour, c'est dommage, parce que Moravia n'est pas seulement un écrivain de talent, mais peut-être aussi (tel est du moins le soupçon que fait naître Agostino) de génie. » (3)

L'histoire ne s'arrête pas là, et c'est la fin qui permet de comprendre la personnalité de l'auteur des Indifférents : « Publié avec l'autorisation – sans l'approbation

toutefois – de l'intéressé lequel me prie d'ajouter que de son point de vue l'accusation (plutôt un regret à mon avis) selon laquelle ses personnages souilleraient l'amour n'est pas juste. » Tout Moravia est là : dans le reproche qu'un poète lui fait et qui, lorsqu'on connaît la réputation sulfureuse de cet esprit dérangeant, n'a rien d'étonnant et dans la réplique qu'il lui oppose.

Certain d'être unique, il était somme toute indifférent aux malentendus que sa singularité suscitait. Moravia disait ne connaître qu'un chant, comme l'oiseau. Ce chant, chaque matin de 7 heures à 10 heures, devenait des pages de romans, de nouvelles, d'essais. Depuis l'adolescence. Ecrivain d'une extrême précocité, Moravia avait publié à compte d'auteur (avec quelques milliers de lire données par son père, architecte de renom) son premier livre les Indifférents « Entro Carla » (Carla entra ces premiers mots, sont, en Italie, connus de tous les intellectuels. « C'était un début théâtral », devait commenter l'auteur, qui disait volontiers qu'il n'était pas un romancier mais un dramaturge (4). « Mes romans sont des pièces de théâtre travesties en romans. » Fausse modestie ? Non, lucidité. Moravia ne se prenait pas pour le plus grand romancier italien : à qui l'interrogeait là-dessus, il répondait inmanquablement par un autre nom, Elsa Morante.

L'inexistence de la réalité

Pasolini analysa remarquablement le style et la vision du monde de son ami dans un article consacré au recueil de nouvelles Une autre vie (1973) : « Tout ce qui est concret chez Moravia est réaliste (choses, objets, paysages, personnes). Et si la poésie ne peut que se réaliser dans le concret, il faut dire par conséquent que si Moravia est poète il l'est en vertu de son réalisme. Seulement tout l'effort et toute la tension intellectuelle de Moravia n'ont qu'un seul but : démontrer l'inexistence de la réalité. » (5).

A Moravia, on a souvent reproché son prosaïsme, la platitude de son style, son matérialisme. C'est méconnaître le profond désarroi qu'il éprouvait devant le réel, devant les rapports sociaux et politiques, devant le monde. Par boutade, Moravia expliquait qu'il avait écrit le premier roman existentialiste avant Sartre et avant Camus parce que lui, du moins,

n'avait pas perdu son temps à l'école.

Tuberculeux, il avait bénéficié en effet d'un apprentissage éclair en sanatorium. Dans sa nouvelle *L'Hiver d'un malade* et dans les nombreuses interviews qu'il devait accorder, il eut souvent l'occasion de raconter la naissance d'une vocation « qui refusait le naturalisme ».

« Ma famille était normale ; l'anormal, c'était moi. » Cette anomalie, Moravia devait l'entretenir par tous les moyens. Certes, la maladie, qui devait condition-

ner son rapport à la société, l'isola. Mais il y avait dans les années 20 une autre anomalie : Moravia était l'un des très rares écrivains en vogue à être antifasciste. Son judaïsme, qu'il ne revendiqua jamais, ni comme religion, ni comme mode d'être, ni comme forme de pensée, l'obligea à fuir et à écrire pendant la guerre sous le nom de... Pseudo.

Ces années de guerre furent probablement les plus productives et les plus déterminantes dans la carrière de Moravia : les publications de l'immédiat après-guerre en témoignent. *La Belle Romaine*, *la Désobéissance*, *le Conformiste*

nécessitant, au contraire, l'idée de tout le corps me paraissait indiquer l'absurdité de l'acte sexuel. » (6).

Comme Pasolini, Moravia était un écrivain de l'intervention politique : cela ne signifie pas qu'il ait été un romancier « engagé ». Il le précisait dans un entretien avec Ferdinando Camon : « Je sais que l'engagement ne peut produire que de la très mauvaise littérature (...) mais pour moi l'écrivain est un citoyen comme tous les autres, et comme tous les autres, s'il est nécessaire, il doit défen- dre sa liberté et la liberté du peuple au milieu duquel il est né, en prenant un fusil s'il le faut » (7).

Jamais défaitiste

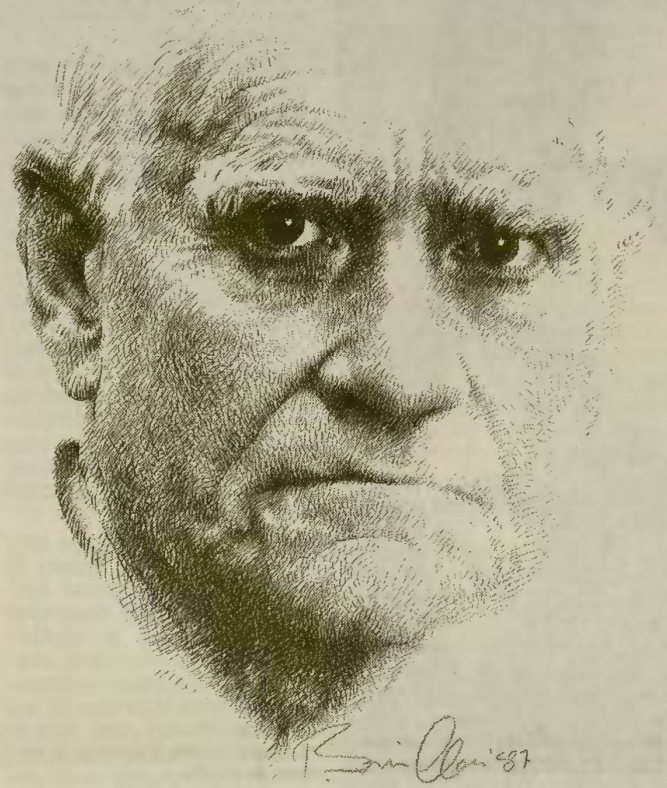
Désabusé, assurément, mais jamais défaitiste. « Je n'aime jamais vraiment mes romans parce que, malgré le soin extrême que je mets à les écrire, ils me semblent toujours inférieurs à ce que j'aurais voulu. » L'intelligence, en Moravia, était supérieure à l'œuvre qui, ces derniers temps, était considérée avec condescendance. Pourquoi ? Le jugement de Malraux selon lequel le tort de Moravia était de ne pas s'être arrêté aux Indifférents était partagé par beaucoup. Il y avait aussi un jugement moral qui prévalait : un puritanisme inavoué mais répandu accusait Moravia de faire du sexe le code secret lui permettant de percevoir le monde. Le

sexe et, surtout dans *L'homme qui regarde*, la menace atomique à laquelle il consacra même un essai à deux voix, *L'Hiver nucléaire* (8).

Il faudra maintenant un certain temps pour que le personnage à mille facettes, le député européen qui publiait encore ces dernières semaines son *Journal européen*, le cinéophile remarquablement perspicace, l'homme politique si longtemps traqué par l'extrême droite l'amoureux impénitent qui s'était marié il y a peu avec une très jeune femme, le militant écologiste et pacifiste s'éclipsent pour laisser la parole qui demeure : celle de l'écrivain qui n'aura pas eu le Prix Nobel, mais restera, n'en déplaise à l'intéressé lui-même, l'un des écrivains européens les plus importants du vingtième siècle.

René de Ceccatty

- (1) *Le Petit Alberto* (Michel de Maule, 1988).
- (2) *Brève autobiographie littéraire et autres nouvelles* (Salvy, 1989).
- (3) *Scorciatoie e raccontini* d'Umberto Saba (Mondadori, traduction à paraître chez Rivages).
- (4) Voir notamment *L'Ange de l'information* (Gallimard, 1987), qui fut monté par Jacques Baillon en décembre 1987.
- (5) *Description de descriptions*, de Pasolini (Rivages, 1984).
- (6) Garnier F.-Flammarion, 1986.
- (7) « Io e il mio tempo » (*Nord-Est* n° 4, Garzanti 1988).
- (8) Avec Renzo Paris (Bompiani, 1986).



[Alberto Moravia – de son vrai nom Alberto Pincherle – est né le 28 novembre 1907 à Rome dans une famille de la bourgeoisie originaire, du côté de son père, de la Vénétie. Atteint d'une grave tuberculose osseuse, il interromp ses études en 1916 et fait un long séjour dans un sanatorium au nord de l'Italie.

Publié en 1929, son premier roman, *les Indifférents*, fait accéder Moravia à une immédiate célébrité qui ne se démentira plus. Collaborateur dans les années trente de la revue florentine *Solaria*, il rencontre, en 1937, la romancière Elsa Morante qui deviendra son épouse. Avec elle, il passera les années de guerre dans la clandestinité, dans le Latium. Édité d'abord chez Mondadori à partir de 1935, ses livres paraîtront ensuite chez l'éditeur antifasciste Bompiani. Juste après la guerre, il commence à collaborer à plusieurs journaux italiens dont le *Corriere della Sera*. En 1952, alors que Moravia se voit couronner par le prestigieux prix Strega, le Saint-Office inscrit ses œuvres à l'index.

Fondateur de la revue *Nuovi Argomenti* en 1953, à laquelle viendra se joindre

de Pier-Paolo Pasolini, Moravia fut également un grand voyageur. C'est lui qui fera découvrir, à partir de 1953, l'Afrique à Pasolini. Critique cinématographique à *L'Espresso*, plusieurs de ses romans seront adaptés pour le cinéma (*le Mépris*, par Godard, en 1963, *le Conformiste*, par Bertolucci, en 1970...)

Proche du parti communiste, sans y avoir jamais adhéré, Moravia était un militant antinucléaire convaincu. En 1984, il est élu au Parlement européen, comme candidat indépendant soutenu par le PCI. Sa vie privée fut fort mouvementée. Séparé d'Elsa Morante, décédée en 1985, il vécut avec l'écrivain Dacia Maraini avant d'épouser, en 1986, une jeune Espagnole, Carmen Llera.

Ecrivain italien le plus lu dans le monde, traduit en trente-cinq langues, Alberto Moravia est l'auteur d'une quarantaine de livres. Parmi les derniers traduits en français (chez Flammarion), citons : *Une autre vie* (1975) ; *Désideria* (1979) ; *Nouvelles romaines* (1982) ; *1934* (1983) ; *L'homme qui regarde* (1986) ; *le Voyage à Rome* (1989) ; *Brève autobiographie littéraire* (1989, Ed. Salvy).]